



Vincent  
**DUCLERT**

**Jaurès**

1859-1914

La politique  
et la légende

**autrement**

Extrait de la publication

**Vies parallèles.** Une collection de biographies illustrées qui analyse les représentations d'un personnage célèbre au gré des mouvements de l'histoire.

# JAURÈS

1859-1914

## La politique et la légende

Depuis cent ans, son image a alterné entre le socialiste, le pacifiste, le républicain, le parlementaire, l'intellectuel, l'Occitan...

Sa renommée se fonde sur des actes puissants, depuis la défense des ouvriers de Carmaux en grève dans les années 1880 jusqu'à sa lutte pacifiste, sans oublier la fondation de *l'Humanité* et son pouvoir à l'Assemblée.

Assassiné le 31 juillet 1914 à la veille d'une Première Guerre mondiale qu'il combattait avec ses dernières forces, Jean Jaurès a marqué ses contemporains d'une empreinte sans équivalent. Ni monarque ni chef d'État, ni héros militaire ni prophète religieux, il a incarné de son vivant le tribun obstiné des luttes sociales, des engagements politiques et des fidélités intellectuelles. C'est dans sa vérité historique que Vincent Duclert restitue l'homme, alors que Jaurès posthume continue d'éveiller les sociétés à leur devoir de solidarité, de vérité et de justice.

**Vincent Duclert** est chercheur au Centre d'études sociologiques et politiques Raymond-Aron et enseigne à l'École des hautes études en sciences sociales. Spécialiste de l'affaire Dreyfus, il a publié une étude de la France républicaine entre 1870 et 1914, *La République imaginée* (Belin). Ses travaux sur Jaurès ont débuté en 1994 lorsqu'il est devenu secrétaire de la Société d'études jaurésiennes.

Conception graphique : Thomas Dimetto  
Imprimé et broché en Italie

Retrouvez toute notre actualité sur  
[www.autrement.com](http://www.autrement.com)  
et rejoignez-nous sur **Facebook**

  
**Jean Jaurès**  
Fondation



Jaurès

Collection **Vies parallèles** dirigée par Olivier Coquard

*Les photos de cet ouvrage ont été gracieusement fournies par le Centre national et musée Jean-Jaurès de Castres. Qu'il soit ici remercié.*

Le Centre national et musée Jean-Jaurès

Le musée Jaurès est créé en 1954 en hommage à l'homme politique, originaire de Castres. Il est dans un premier temps hébergé dans les locaux de l'hôtel de ville, au voisinage des prestigieuses collections du musée Goya.

En 1959, à l'occasion du centenaire de la naissance de Jean Jaurès, Joseph Paul-Boncour et Paul Ramadier inaugurent une imposante exposition dont beaucoup de pièces rejoindront, grâce à des dons, le fonds du musée.

Un quart de siècle plus tard, la Ville de Castres décide de créer pour ces collections un musée à part entière, installé dans ses propres murs. Consacré à la recherche et à l'étude de l'histoire politique et sociale de la III<sup>e</sup> République, le Centre national et musée Jean-Jaurès est inauguré par le président de la République François Mitterrand le 16 novembre 1988.

Il propose une exposition permanente évoquant la vie du tribun, à travers son œuvre et ses combats. Conçu sous le contrôle des historiennes Madeleine Rebérioux et Rolande Treppe, ce parcours est complété par des expositions temporaires, des conférences et des projections. Il accueille aujourd'hui quelque 14 000 visiteurs par an.

Le Centre ouvre en outre aux chercheurs, historiens et étudiants l'accès à son fonds bibliographique et photographique ainsi qu'à ses collections de manuscrits et journaux de l'époque.

*Le suivi éditorial a été assuré par Laure Flavigny.*

Illustration de couverture : © Collection NB/Kharbine-Tapabor.

© Éditions Autrement, 2013.

Tous droits réservés. Aucun extrait de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les éditions Autrement.

[www.autrement.com](http://www.autrement.com)

Vincent Duclert

# Jaurès 1859-1914

La politique et la légende

**Collection Vies parallèles**

Éditions Autrement



*À la mémoire de Larry Waterman,  
compatriote d'Harvey Goldberg*



## Introduction

Le 19 décembre 1964, en présence du général de Gaulle et de tout ce que la France comptait de corps constitués et d'anciens résistants, André Malraux prononce le discours par lequel Jean Moulin entre au Panthéon. Au terme d'une des plus fameuses allocutions de la V<sup>e</sup> République, il proclame : « C'est la marche funèbre des cendres que voici. À côté de celles de Carnot avec les soldats de l'an II, de celles de Victor Hugo avec *Les Misérables*, de celles de Jaurès veillées par la Justice, qu'elles reposent avec leur long cortège d'ombres défigurées<sup>1</sup>. »

L'invocation du nom et de la gloire de Jaurès, à un moment voulu si solennel de la nation en majesté, lui confère une importance considérable, capitale même par le mot qui l'identifie : la Justice. Sa présence à un tel niveau, dans une cérémonie emblématique d'une France gaulliste, ne manque pas de souligner la place qu'il a conquise dans la mémoire collective la plus officielle. Certes, André Malraux n'est pas qu'un simple ministre, il a été une figure marquante de l'intellectuel de gauche dans l'entre-deux-guerres, un combattant du fascisme durant la

guerre d'Espagne, et il reste un écrivain majeur du xx<sup>e</sup> siècle. Sa parole dépasse celle du gaullisme tout en lui donnant une audience sans équivalent. Le choix de Jaurès pour accompagner les cendres de Jean Moulin démontre que le leader socialiste, assassiné le 31 juillet 1914 à la veille d'une guerre mondiale qu'il croyait encore pouvoir arrêter, a rejoint la légende des siècles. Sa propre translation au Panthéon, si disputée en 1924, est devenue la référence suprême des entrées au Panthéon et des symboliques unitaires. C'est sur son tombeau que le premier président de gauche élu sous la V<sup>e</sup> République dépose une rose le 21 mai 1981.

L'hommage d'André Malraux en 1964 ou le geste de François Mitterrand en 1981 désignent autant qu'ils nourrissent une histoire présente, celle de Jaurès survivant à sa mort et venant occuper une place sans équivalent dans le roman de la gauche sinon celui de la nation tout entière. Cette histoire de l'homme après sa mort, cette reconstruction d'une trajectoire historique, ce mythe agissant et vivant doivent être analysés et restitués. Ils forment déjà le contexte intellectuel et politique de tout travail sur Jaurès. Il s'agit donc, d'un point de vue méthodologique, de s'en détacher en les étudiant, pour ne pas rester captif de ces images familières et rassurantes.

Mais l'histoire de Jaurès après Jaurès est autrement plus nécessaire, comme exemple d'une forme collective de culture politique et d'un attachement contemporain au souvenir d'un homme. Elle suppose de ne pas se contenter d'écouter les discours ou de lire les hommages politiques qui n'ont pas cessé depuis sa mort, portant les représentations de la gauche pendant plus d'un siècle, en attendant 2014 et un centenaire très attendu. Il convient aussi de s'intéresser aux si nombreuses expressions du souvenir qui n'ont pas eu de postérité, venues de simples militants ou d'individus dont l'histoire a ignoré le nom mais qui, bouleversés par l'assassinat de Jaurès ou traversés du sentiment de la fidélité, ont témoigné pour lui, un peu à

l'image des mineurs de Carmaux qui ont accompagné le char funèbre jusqu'à sa demeure du Panthéon en 1924.

Ces écritures ordinaires en ont beaucoup pour l'historien. Elles démontrent une socialisation du souvenir, une transmission d'un savoir, une construction de soi dans une relation inventée avec Jaurès, une compréhension personnelle de la politique, et même une réflexion sur l'histoire et la place que les humbles et les anonymes peuvent s'y faire. Il semble bien que Jaurès les ait éveillés à ce pouvoir politique en leur donnant conscience d'eux-mêmes. La figure de Jaurès produit des imaginaires sociaux qui évoquent la recherche de liberté, la force de la vérité, le devoir de justice. Ce sont des imaginaires démocratiques, doublement, parce qu'ils irriguent des sociétés et parce que leurs valeurs sont celles de la démocratie telle que Jaurès l'imaginait. Ces imaginaires sont portés aussi par d'autres écritures, celles des écrivains, des peintres, des poètes. L'examen des représentations de Jaurès dans les arts du XX<sup>e</sup> siècle incombe de la même manière aux historiens. Le premier chapitre de cet ouvrage, « Le pouvoir des imaginaires », esquisse un travail qui pourrait constituer un des chantiers futurs des études jaurésiennes, en lien avec les développements les plus récents de la recherche des historiens.

Certains d'entre eux ont pu néanmoins trouver ces expressions excessivement hagiographiques, voire ridicules et sans intérêt. Nous ne le pensons pas pour notre part. Le chercheur n'est pas tenu nécessairement de proférer des jugements de valeur. Ceux-ci les empêchent de saisir l'importance anthropologique des témoignages du souvenir. Ils fondent une connaissance sur Jaurès, peut-être différente de ce qu'elle a été historiquement, relevant plus du mythe que de l'exactitude. Mais il s'agit d'un savoir également historique, vécu, partagé, matérialisé dans des écrits, des dessins, des lettres, etc., qui méritent toute notre attention. Ces traces disent d'autant mieux – c'est ici la valeur exceptionnelle de telles expressions

ordinaires – la profondeur des sociétés, ce à quoi elles pensent, ce qu’elles choisissent de conserver, d’honorer, de transmettre. Dans le rapport à un passé même mythifié, les sociétés et les individus qui les composent révèlent beaucoup de ce qu’ils sont, de leurs espoirs, de leurs rêves, des figures de leur fidélité. Jaurès fait partie des plus importantes d’entre elles.

La légende populaire de Jaurès n’est pas seulement le résultat du grand commerce que la gauche et la nation, et même le monde, dès le lendemain de sa mort, ont fait de lui. Elle existe en dehors des grand-messes du souvenir, des commémorations et des anniversaires. Cette pensée individuelle et vivante se distingue souvent de ces représentations plus politiques et institutionnalisées. Le souvenir de Jaurès est attaché à des attentes, des espérances, des visions de l’humanité. Elles disent le prix de cette pensée, inscrite profondément dans la mémoire des sociétés, en France et dans le reste du monde, même si l’on manque encore aujourd’hui de données précises pour en estimer l’importance. Néanmoins, la répétition des images de Jaurès, notamment photographiques, est un indice. Certaines d’entre elles ont pris une importance définitive, comme la série des clichés du meeting du Pré-Saint-Gervais (25 mai 1913), réalisés par Maurice-Louis Branger, un pionnier du genre, devenus de véritables icônes modernes. On les trouve reproduits un nombre incalculable de fois, dès lors qu’il s’agit de représenter Jaurès, le socialisme, la lutte contre la guerre, l’avant-1914.

Sur ces photographies, Jaurès incarne le rôle héroïque qu’on lui reconnaît déjà et que la postérité ne cessera par la suite d’exalter. Il figure cet héroïsme du combat pour la paix, dans le geste de ses bras projetant sa parole vers les hommes et les femmes venus le voir et l’entendre, et jusqu’au mouvement de son corps s’élevant au-dessus d’une humanité paisible bientôt précipitée dans la guerre, par un dimanche radieux de mai, sur fond de capitale quittant les temps anciens pour la modernité du siècle. Avant même sa mort qui le propulse dans la gloire et la légende, Jaurès

---

ill. 1, 29-30  
p. 49, 74-75

fait l'objet de l'attention des photographes et des dessinateurs, pour ne pas parler des caricaturistes qui ont commis des milliers de portraits à charge, parfois d'une violence inédite pour l'histoire de la presse d'opinion. Les images bienveillantes veulent répondre à ces offensives de plus en plus soutenues à mesure que Jaurès s'engage contre la guerre en Europe et que les nationalistes le dénoncent comme un traître prêt à vendre la patrie à l'Allemagne.

---

ill. 23, 24  
p. 68, 69

Si l'événement du 31 juillet 1914, installant subitement le temps du deuil, fait quasiment disparaître les caricatures des représentations désormais posthumes de Jaurès, en revanche, photographies, dessins et peintures acquièrent cette dimension iconique dont on parle et que précise, images à l'appui, le deuxième chapitre du livre, « Des images au présent ». Mais celui-ci ne se contente pas d'être un simple cahier iconographique. Il veut souligner combien les images ont été importantes dans la connaissance de Jaurès par ses contemporains et comment, après sa mort, elles ont joué un rôle clé dans la construction du souvenir, du plus modeste au plus solennel, du plus artiste au plus politique.

Pour l'historien, cette vie posthume sans équivalent pour un homme de son époque, annonçant les processus d'héroïsation du xx<sup>e</sup> siècle – en cela, Jaurès l'inaugure aussi –, peut se révéler un objet exceptionnel de recherche autant qu'un obstacle à la connaissance. En effet, cette postérité génératrice de mythes et d'idéologies pèse sur l'examen de la première vie de Jaurès, celle qui s'acheva par son assassinat. Si l'on observe l'historiographie de Jaurès, c'est-à-dire les étapes du travail historien mené sur Jaurès, on constate d'une part que celui-ci n'a pas existé de son vivant, à l'exception de quelques écrits d'intellectuels, et qu'il ne s'est pas plus développé après 1914. L'omniprésence de sa figure dans le discours de la gauche et de la nation – étudié dans le troisième chapitre, « La légende et la gloire », l'explique. Elle rendait impossible l'enquête des historiens. À cela s'ajoute le fait que l'histoire du xx<sup>e</sup> siècle n'a émergé réellement que

dans les années 1960, et l'histoire du politique plus tardivement encore. Avant ces tournants historiographiques, il n'existait pas de véritables outils pour se dégager de la postérité de Jaurès en l'étudiant, et se diriger vers une compréhension de son rôle historique en tant qu'unificateur du socialisme français et inventeur de nouvelles formes d'action politique. L'histoire demeura longtemps dominée par les représentations politiques du temps où elle s'écrivait, d'autant plus que d'anciens compagnons ou adversaires de Jaurès, puis nombre de ses héritiers, écrivirent sur lui.

En l'absence d'un savoir historien solide, Jaurès fut abondamment sollicité, et parfois dénaturé. Nous doutons ainsi que Jaurès eût soutenu la révolution bolchevique, qui ne fut pas une réaction du prolétariat russe contre la guerre mondiale, mais la prise du pouvoir par un groupe d'hommes mobilisant les formes les plus extrêmes de violence politique, à savoir la violence de guerre, pour l'extension sans fin de leur pouvoir. Cependant, comme le montre le chapitre III de ce livre, Jaurès a pu encourager malgré lui ce type d'instrumentalisation, en raison de l'abondance de ses écrits et du spectre de ses positions politiques dans lesquelles chacun à gauche et dans la nation pouvait se retrouver. Ajoutés à cela des flous théoriques, des compromis hasardeux qui faisaient que sa pensée et sa trajectoire, parfois sinueuse et ambivalente, étaient facilement récupérables.

Comme pour les imaginaires démocratiques travaillés par le souvenir de Jaurès, ce grand commerce de sa figure politique est un objet d'étude passionnant pour l'historien. Il révèle les impensés de la gauche institutionnelle, son besoin de conscience morale et, simultanément, le peu de cas qu'elle a fait de cette dignité jaurésienne, quand elle s'est ralliée, unanime, à l'Union sacrée en août 1914, quand elle a accepté la tyrannie stalinienne et les grands procès de Moscou dans les années 1936-1938, quand elle s'est résignée à la remilitarisation de la

Rhénanie et à l'humiliation de Munich en 1938, quand elle a abandonné le *Frente Popular* à la conjuration des franquistes et des fascistes, quand elle a hésité devant la lutte nécessaire contre le nazisme, quand elle s'est dégradée par son adhésion majoritaire à la guerre d'Algérie.

L'invocation de la figure de Jaurès n'a pas servi nécessairement à justifier l'injustifiable. Seulement, elle a servi d'arrière-plan symbolique voilant les manifestations les plus exemplaires du « socialisme trahi », pour reprendre une expression d'André Philip dans un livre de 1957<sup>2</sup>. Jaurès a accompagné les compromissions les plus définitives de la gauche française, jetant un doute sur la profondeur de sa pensée et la force de ses engagements passés. Lorsque l'historienne Madeleine Rebérioux, encore jeune enseignante communiste (mais point orthodoxe), se décida d'aborder en historienne l'étude de Jaurès, elle le fit autant pour établir un début de connaissance solide de Jaurès que pour réagir à l'effondrement moral de la gauche dans la guerre d'Algérie, précisément en la confrontant à son histoire, et à l'histoire de Jaurès d'abord. C'est ainsi qu'elle s'intéressa à son engagement dans l'affaire Dreyfus.

À cette époque, Jaurès était parvenu, en montant au combat pour la défense de la justice, à sauver l'honneur des partis socialistes prisonniers de leur idéologie marxiste. Ceux-ci ne voyaient en Dreyfus qu'un ennemi de classe. Pour eux l'affrontement des dreyfusards et des antidreyfusards n'était qu'une étape nouvelle dans la destruction des régimes bourgeois qu'il fallait accélérer par tous les moyens. Comprendre le choix paradoxal de Jaurès dans l'affaire Dreyfus donnait ainsi la possibilité de concevoir une voie alternative pour la gauche française et lui permettait de se dégager du déshonneur de la guerre d'Algérie. Mais il convenait pour cela d'engager une étude véritablement historique de Jaurès. Ainsi travaillé par la recherche, Jaurès redevenait, comme de son vivant, un inspirateur critique du socialisme et même du républicanisme.

« L'écriture de l'histoire » de Jaurès, que présente le quatrième chapitre, précise cette mutation historiographique des années 1960, quand une première phase de recherche aborde le « continent Jaurès ». Elle résulte d'un double investissement : celui de la recherche étrangère d'une part, essentiellement des universitaires américains dont, en premier lieu, Harvey Goldberg qui écrit en 1962 la première biographie historique de Jaurès ; et de l'autre, l'initiative des historiennes et historiens français, dont Madeleine Rebérioux et Ernest Labrousse qui créent en 1959 la Société d'études jaurésiennes. Celle-ci est restée depuis cette date un lieu essentiel mais non exclusif de la recherche sur Jaurès et son temps. Toutefois, cette institutionnalisation se dégage difficilement d'un contexte originel de fort militantisme et, par ailleurs, d'empathie parfois excessive pour l'homme au cœur de l'histoire.

Ces tendances non scientifiques ne semblent pas avoir pris le pas sur l'impératif de la recherche, si bien qu'après plus de cinquante années de travaux individuels et surtout collectifs, la somme des travaux jaurésiens est particulièrement favorable. Nous en proposons une synthèse. Certes, la grande biographie scientifique a manqué durant ce dernier demi-siècle<sup>3</sup>. Mais le nombre et la qualité des colloques réalisés, l'existence depuis le début des années 1990 d'une revue scientifique (les *Cahiers Jaurès* prenant la suite d'un *Bulletin* déjà ambitieux sur ce plan), la publication de la moitié des vingt volumes de l'édition critique de référence des *Ceuvres* de Jean Jaurès à partir de 2000, l'internationalisation grandissante des études jaurésiennes, valident ce bilan très positif. On doit ajouter que la connaissance de Jaurès n'a pas été la seule à bénéficier de ces investissements. L'histoire contemporaine, dans ses volets politique, social, intellectuel, culturel même, profite du travail des « jaurésiens », dans la mesure où, avec Jaurès, ils testent des hypothèses, lancent des chantiers nouveaux, se saisissent de questions jusque-là

invisibles. Le numéro 200 des *Cahiers Jaurès*<sup>4</sup> en 2011 a témoigné à sa manière de la fécondité de la recherche autour et par Jaurès.

\*

Ce processus d'historicisation au milieu des représentations doit être étudié parce que cette étude présente est redevable de cet héritage scientifique au point de souhaiter en proposer une esquisse critique. Et parce qu'il est nécessaire d'exposer l'angle par lequel le « continent Jaurès » y est abordé. Harvey Goldberg avait, en 1962, rapporté Jaurès à son combat pour l'unité du socialisme français et international. Nous ne voulons pas méconnaître ce moment historique que représenta la naissance de la SFIO en 1905, fruit d'un long travail de Jaurès et de compromis parfois mal compris jusque par ses plus proches. Mais il nous apparaît aujourd'hui, travaillant avec le recul que donnent une longue fréquentation du sujet et la réflexion critique sur les démocraties contemporaines, que Jaurès n'est pas uniquement un modèle d'homme de gauche, intellectuel et multi-forme<sup>5</sup>, mais l'un des pères fondateurs de la politique moderne – celle qui, se dégageant des seules logiques de pouvoir et de domination, défend une souveraineté des idées, du courage, des combats nécessaires, de la transmission et de l'éducation, du spirituel et de la morale. La politique qui se fonde sur la pensée, sur « l'aptitude à penser une situation nouvelle, l'attention donnée au monde qui bouge, et qui commande une pensée qui ne soit pas immobile », écrit l'historien, résistant et gaulliste de gauche Léo Hamon en 1993. « L'oublier et tenir pour intangible une formulation donnée, ce serait, selon l'image même de Jaurès, entretenir la cendre et délaisser la flamme<sup>6</sup>. », ajoute-t-il.

Jaurès a compris que le changement historique, la transformation des sociétés, pouvaient s'opérer non plus par la guerre de conquête ou la violence bourgeoise aussi bien que révolutionnaire, mais par l'action politique, par le dur et laborieux métier qu'analyse le sociologue allemand Max Weber seulement

quelques années après son assassinat dans ses conférences. Avec Jaurès est démontrée la possibilité de concevoir un monde en progrès, par un effort inlassablement consenti pour éclairer les sociétés sur les enjeux qui les dépassent et qui déterminent leur futur, pour les convaincre de réformer plutôt que de réprimer ou de massacrer, pour les amener à comprendre et croire dans le pouvoir du changement par la politique du bien commun. Il y a eu, chez Jaurès, une croyance dans la politique, que sa mort a transformée en un héroïsme démocratique.

Cette politique vécue comme une morale, Jaurès s'en saisit en usant de ses modes d'expression les plus décisifs, de l'éloquence du parlementaire aux articles du journaliste, des mots du militant aux méthodes de l'intellectuel, des critiques de celui qui lit aux images de celui qui parle. Jaurès sut aussi inventer des lieux et des temps : pour les premiers, la tribune, l'estrade, la classe, la rue, le train, le fiacre, l'usine, le café, les villages, les capitales, etc. ; pour les seconds, l'histoire, l'actualité, l'art, la philosophie, le débat et la conférence, les rencontres, les voyages. Jaurès se déplace beaucoup, en France d'abord, en Europe aussi, au gré des rencontres de l'Internationale ouvrière, dans le monde, en Amérique latine, son seul mais remarquable périple outre-océan. S'il ne pratique les langues étrangères (l'allemand et l'anglais principalement) que de manière livresque ou très oratoire, l'empêchant de s'exprimer dans la vie quotidienne, il ne manque jamais une rencontre en dépit des contraintes linguistiques.

La politique de Jaurès n'est pas seulement importante par les pratiques qu'il en donne et par les rôles qu'il endosse, depuis le parlementaire rompu à la plus décisive des éloquences jusqu'à l'internationaliste des congrès enfumés, en passant par le militant présent sur le terrain des grèves et des manifestations, le républicain sincère et patriote, l'homme de lettres et l'historien formé aux humanités comme aux sciences sociales naissantes, le professeur du lycée d'Albi ou de l'université de

Toulouse, l'intellectuel révélé dans l'affaire Dreyfus, le journaliste de *La Dépêche* de Toulouse, de *La Petite République* et de *L'Humanité*. Le journal, qu'il fonde en 1904 grâce à l'aide financière et intellectuelle de ses amis Lucien Lévy-Bruhl, Lucien Herr, Léon Blum, Albert Thomas, représente un aboutissement par Jaurès, en dépit des difficultés récurrentes de l'entreprise.

Jaurès apporte à la politique un contenu qui doit être, lui aussi, précisé. Il démontre son pouvoir en l'éprouvant, en faisant de la politique, en s'exposant en permanence, en prenant tous les risques, y compris celui de ne pas être compris par ceux qui le doivent – comme en 1905 avec l'unité chèrement payée – ou bien d'être rejeté par la majorité de ses électeurs – comme lorsqu'il perd son siège de député en mai 1898, en pleine affaire Dreyfus. Jaurès définit la politique dans l'expérience vécue qu'il en propose. L'acceptation des risques va jusqu'à celle de la mort possible, à laquelle il semble insensible alors que certaines attaques ressemblent à des assassinats, quand la tension avec l'Allemagne est à son paroxysme. Mais d'autres l'affectent davantage, celles qui accompagnent la communion de sa fille en juillet 1901, témoin de son esprit de tolérance et de conciliation, ou sur son train de vie et son « château » d'Auteuil alors qu'il manque toujours d'argent et qu'il doit multiplier les travaux d'écriture ou de journalisme pour subvenir aux besoins de sa famille.

La politique de Jaurès le mène logiquement à s'opposer aux forces et aux processus qui interdisent la possibilité même d'agir politiquement, c'est-à-dire la guerre de conquête fondamentalement destructrice, la violence des États autoritaires ou des révolutions incontrôlées, et l'injustice permanente que le capitalisme économique installe dans les sociétés. Cette lutte contre la mort de la politique occupe une large part de son action, comme elle explique la place que sa mémoire a occupée dans le xx<sup>e</sup> siècle où la politique a été niée par des entreprises d'une radicalité jamais observée auparavant dans l'Histoire. Jaurès est

de son temps, celui du XIX<sup>e</sup> siècle et de sa modernité démocratique. Mais il a reconnu certaines des formes extrêmes que prendra le siècle suivant. Son combat de plus en plus déterminé contre le colonialisme et l'impérialisme, sa dénonciation de l'antisémitisme (après une phase de relative justification du phénomène en Algérie), sa défense des Arméniens de l'Empire ottoman massacrés par l'empereur Abdülhamid II, montrent comment Jaurès a anticipé certains des processus destructeurs du XX<sup>e</sup> siècle.

Toutefois, il n'imagine pas que le socialisme, sous l'effet de la guerre et de l'idéologie, puisse aboutir à des régimes de terreur et de négation de la politique ou du social. Il ne possède pas les outils et les références nécessaires à une telle compréhension à laquelle parvient en 1936 son camarade de la rue d'Ulm, de dix ans son cadet, spécialiste du socialisme et de la démocratie, Élie Halévy<sup>7</sup>. L'histoire n'a pas encore montré ce basculement du socialisme dans la haine de l'humanité. Cependant, Jaurès accorde une confiance que l'on pourrait qualifier d'aveugle aux mouvements de libération qui défient l'impérialisme des puissances européennes, comme la révolution jeune-turque dans l'Empire ottoman. Celle-ci n'hésite pas, dans ses composantes les plus nationalistes, à endosser le darwinisme social puis à s'orienter vers le racialisme et à perpétrer, comme en 1909 en Cilicie, des massacres d'Arméniens d'une intensité et d'une violence sans précédent, annonciatrices de programmes d'extermination humaine. Face aux événements de Cilicie, Jaurès se tait et rejette même les critiques. Pour lui, les unionistes turcs, avant-garde des révolutions du XX<sup>e</sup> siècle, ne peuvent adopter la barbarie des empires agonisants. Du moins pressent-il que la guerre qui vient sera destructrice, que ses conséquences seront incalculables, sa violence inégalée. Il convient de s'y opposer, de se mobiliser avec la dernière énergie. Sur ce point, Jaurès a raison. Il n'a pas fait, contrairement à d'autres socialistes, un pari sur la guerre d'où sortirait fatalement le monde nouveau. Jaurès



Achevé d'imprimer en juillet 2013  
chez Grafica Veneta, Italie,  
pour le compte des Éditions Autrement,  
77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris.  
Tél. : 01 44 73 80 00. Fax : 01 44 73 00 12.  
N° d'édition : L. 69EHAN000899.N001. ISBN : 978-2-7467-3749-5.  
Dépôt légal : septembre 2013.